



# LA NUIT, LE SON, DE TA VOIX

LAURE PFEFFER

L'ARDEUR

T  
·  
M

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

POUR ROMANE, ENTRER EN SECONDE DANS UN PRESTIGIEUX LYCÉE PARISIEN REPRÉSENTE BEAUCOUP : CHANGER D'AIR, S'ARRACHER À LA BANLIEUE TERNE QUI L'A VUE GRANDIR, SE LIBÉRER DE LA RÉPUTATION DE FILLE BIZARRE QUI LUI COLLE À LA PEAU. ELLE EST TIMIDE, C'EST VRAI — ELLE EST, SURTOUT, INCAPABLE DE S'EXTASIER SUR TIMOTHÉE CHALAMET. OU SUR N'IMPORTE QUEL MEC. EN QUELQUES MOIS, TOUT VA CHANGER, BIEN AU-DELÀ DE CE QU'ELLE IMAGINAIT.

*L'HISTOIRE D'UNE EXPLOSION DE PLAISIR ET DE JOIE. D'UNE NAISSANCE À SOI, ET AU MONDE.*

**LA NUIT, LE SON DE TA VOIX**

## LAURE PFEFFER

Laure Pfeffer est née en 1980. Après avoir exercé différents métiers, tenté de réaliser des films et écrit des textes pour plusieurs revues et collectifs, elle a publié en 2019 un premier roman, *Si peu la fin du monde* (aux éditions Buchet-Chastel) tout en devenant au même moment bibliothécaire. Elle vit et travaille à Paris.

© Éditions Thierry Magnier, 2024  
ISBN 979-10-352-0764-9

Éditrice : Charline Vanderpoorte  
Assistante d'édition : Juliette Gaillard  
Photographie : Cha Gonzalez  
Maquette de couverture : Florie Briand  
Maquette intérieure : Amandine Chambosse

**LA NUIT,  
LE SON  
DE TA  
VOIX**

**LAURE PFEFFER**



**EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER**

Aux Éditions Thierry Magnier :

*Ma super cyber maman*, coll. En voiture, Simone !, 2022

*Au Planning familial.  
À ma mère.*

*I am young, yes, but what I have learned is that love, the beauty of it, the joy of it and yes, even the pain of it, is the most incredible gift to give and to receive as a human being. And we deserve to experience love fully, equally, without shame and without compromise.*

Elliot Page, HRCF's Time to Thrive Conference,

14 février 2014

# 1

Hier, j'ai reçu une carte postale de la Martinique. C'est la quatrième en un mois. À chaque fois, ça a fait un petit rayon de soleil dans ma journée, ça m'a changé les idées, au moins le temps de la lecture. Très court, le temps. J'ai chronométré : il me faut dix secondes pour lire quarante mots. C'est une moyenne, ça dépend si je lis dans ma tête ou à voix haute. Je lis un peu plus lentement à voix haute. J'ai lu chaque carte cinq fois – si on additionne toutes ces secondes, ça fait plusieurs minutes sans écran.

Ça ne devait pas se passer comme ça. Je n'étais pas censée passer tout ce temps allongée sur mon lit, ni étalée sur le canapé, avec mon téléphone pour seule compagnie. Je ne sais même plus si je suis déçue, ou en colère. Je m'ennuie. Je ne me suis jamais autant ennuyée de toute ma vie.

Je scrolle, et je m'ennuie.

Les cartes postales sont posées sur mon bureau, et au milieu des quelques phrases il y a maintenant plein de petits dessins que j'ai crayonnés là où il y avait de la place. Ça m'a occupée entre vingt et trente minutes, à peu près. J'ai fait ça ce matin, avant de reprendre mon téléphone, mécaniquement, sans réfléchir. Je scrolle, mais je ne regarde rien, parce que les réseaux sociaux, pendant l'été, c'est affreux. Les images défilent : des vidéos et des photos de vacances paradisiaques, avec des gens heureux. Quand je pose le téléphone, il est midi. Je suis grave en retard. Je m'habille, je sors.

Le soleil me cueille comme un petit moineau tombé du nid. Je parcours les deux cents mètres jusqu'à l'arrêt de bus ; le panneau d'affichage m'informe que le prochain est dans trente-cinq minutes. Je réfléchis : est-ce qu'il vaut mieux passer trente-cinq minutes à marcher jusqu'au métro en rasant les murs ou trente-cinq minutes à attendre debout sur un trottoir en plein soleil ? Je sens une terrible flemme me gagner, mais je dois admettre que la solution bus va aggraver mon retard. Je choisis la marche.

On est le 12 août. Depuis 7 h 27, j'ai quinze ans.

Ma fête d'anniversaire se passe chez ma grand-mère. Je pense « fête » pour que ça y ressemble, mais en réalité on sera juste toutes les deux. C'est l'inconvénient d'être née en plein été : tout le monde est parti. Sauf moi, à cause de ce qui est arrivé fin juin. Et sauf ma grand-mère, qui ne part jamais – elle déteste les vacances, et elle déteste

voyager. Elle m'a invitée chez elle pour me changer un peu les idées, comme elle a dit au téléphone, et en dévalant les escaliers du métro, dégoulinante de sueur, je me dis que ça semble être le thème de l'été : changer les idées de Romane, quinze ans, coincée à Montreuil.

On mange une choucroute, avec des saucisses, il fait quarante degrés dehors, trente degrés dedans, je crois mourir. Ma grand-mère ne se sent pas concernée par le réchauffement climatique, elle dit que c'est déjà foutu depuis longtemps et qu'on n'avait qu'à pas être aussi cons. Après le repas je m'allonge dans le hamac qui traverse le salon, elle sur le canapé, on regarde un DVD avec le bruit du ventilateur qui tourne lentement sans nous rafraîchir ni l'une ni l'autre. C'est un film français en costumes qui me fait penser aux *Trois Mousquetaires* mais ce n'est pas *Les Trois Mousquetaires*, je n'ai pas fait gaffe au titre parce que j'ai failli m'endormir au début, il y a Isabelle Adjani qui n'était pas encore trop vieille, ma grand-mère l'aime bien, elle prononce son nom avec son accent américain pas possible qui transforme toutes les actrices françaises en stars d'Hollywood. C'est plutôt pas mal comme anniversaire, en fait. Mieux que ce que j'aurais pu espérer vivre chez moi. On ne parle pas de ce qui se passe chez moi en ce moment, ma grand-mère ne préfère pas, moi non plus, on se rejoint tout à fait sur ce point.

Je ne l'embrasse pas en partant, même si elle se fout aussi du Covid et qu'elle a été vaccinée quatre fois, on ne sait jamais, et je n'ai pas envie d'avoir sa mort sur la conscience, ma vie est déjà assez compliquée. Elle me lance, Bon courage pour tout ça. C'est un bon résumé, le « tout ça » : elle sait de quoi elle parle, et je sais qu'elle sait.

C'est arrivé le dernier jour du mois de juin. Je revenais du collège, les épreuves du brevet s'étaient terminées une heure plus tôt, j'étais officiellement en vacances, et libérée délivrée du collège à tout jamais. Je suis entrée dans la maison, j'ai jeté mon sac dans le couloir ; il a atterri aux pieds de Mme Illich, la voisine. J'ai crié, Bonjour madame Illich ! parce qu'elle est un peu sourde, et aussi parce que j'avais mes écouteurs. Elle n'a pas répondu. Elle ne m'a même pas regardée. Elle était tournée vers la cuisine, elle avait son téléphone à la main, elle avait l'air un peu en panique. Je suis restée quelques secondes sans bouger, sans penser, j'entendais *I'm wasting my young years it doesn't matter if I'm chasing old ideas it doesn't matter if...* J'ai enlevé mes écouteurs. La voix de ma mère dans la cuisine. Son mélange de français et d'anglais. Elle répétait que les pompiers étaient *on strike* et que sa fille allait mourir étouffée. La voix de ma mère, beaucoup trop aiguë, beaucoup trop rapide.

Je me suis avancée prudemment jusqu'à la cuisine. Elle parlait toute seule devant la fenêtre ouverte, en sautant du

coq à l'âne, les pompiers, les vacances dans les Catskill Mountains quand elle était petite, elle répétait Catskills comme si ce mot avait eu une signification magique ou diabolique, CATSKILLS CATSKILLS, encore les pompiers, puis à Mme Illich :

- Qu'est-ce que vous faites *with that phone* ? vous appelez quelqu'un ? *who are you calling* ? pourquoi vous appelez, Mrs. Illich ?

Elle s'est mise à répéter le nom de la voisine en boucle, elle voulait lui prendre son téléphone, l'angoisse explosait dans sa voix. J'ai prononcé « Maman » très doucement ; je sentais que je perdais pied. Elle s'est tournée vers moi, m'a regardée sans me voir, ses yeux sautant d'un endroit à un autre. J'étais au bord des larmes. Elle a pris un air grave.

- Madame Illich ? Il y a quelqu'un qui pleure *in the kitchen*.

Je suis sortie de la pièce. Elle a crié, *Reviens, stay here !* avant de passer à autre chose. Elle voulait savoir l'heure, elle avait perdu sa montre, est-ce que Mme Illich pouvait lui donner la sienne ? Je n'osais pas monter dans ma chambre, j'avais peur de la laisser seule, et je ne pouvais pas non plus rester dans la même pièce qu'elle.

Mon père est arrivé peu de temps après. En le voyant elle s'est illuminée. Elle lui a caressé le visage, elle paraissait soulagée, puis il a prononcé le mot « hôpital » et elle s'est mise en colère. Ma grand-mère a sonné à ce moment-là. Mme Illich en a profité pour partir. Ma mère est allée

s'asseoir dans un fauteuil en répétant qu'il lui fallait une montre et qu'elle n'irait *nowhere*. Mon père a demandé à sa belle-mère de lui donner la sienne, ce qu'elle a fait à contrecœur. Il y a eu quelques minutes de calme, après ça. À eux deux ils ont réussi à la persuader de monter dans la voiture, au bout de longues minutes de négociations pendant lesquelles elle disait, *you both go*, je vous attends ici. Elle a fini par sortir de la maison, mon père lui tenant le bras, et je suis restée seule en attendant que ma grand-mère revienne.

J'ai tout de suite compris que les vacances planifiées depuis des mois étaient foutues, que je n'irais pas pour la première fois de ma vie à New York, dans le quartier de Brooklyn où ma mère a grandi, que je n'y passerais pas trois semaines à fuir mes parents tout en essayant de sympathiser avec les autochtones de mon âge, et que je resterais prisonnière de cette ville où il n'y a *rien*.

Sur le chemin du retour, je me demande si le « tout ça » de ma grand-mère inclut la rentrée au lycée. À Paris.

Je ne connaîtrai personne, personne ne me connaîtra, ça s'appelle un chiasme – j'ai appris très vite à retenir les figures de style, ma prof de français aimait bien ça, et moi j'aimais bien ma prof de français. Elle était d'une élégance rare pour une prof ; elle me faisait penser à une actrice, ou une journaliste, on avait l'impression qu'elle s'était perdue en cours de route et qu'au lieu de chercher la sortie

elle avait décidé de rester là, dans un collège de banlieue classé REP+.

Une rentrée incognito, à laquelle je vois surtout des avantages : personne n'aura d'a priori sur moi, personne ne me trouvera bizarre, personne ne commentera ma timidité. Surtout, personne ne saura que je n'ai jamais eu de petit copain, de quelque taille que ce soit, et que, circonstance aggravante, j'ai toujours été incapable de choisir entre Timothée Chalamet et Tom Holland, ou entre Leonardo DiCaprio et Brad Pitt, ne pouvant m'extasier sur aucun d'entre eux, ce qui est un problème grave quand vous avez entre dix et quinze ans. En cinquième, une copine, Lucile, m'a fait regarder *Titanic*. Elle a passé le film à dire, Je meurs, il est trop beau. En toute objectivité, Kate Winslet était largement un cran au-dessus, et c'est ce que j'ai répondu. Lucile, qui était la seule fille de ma classe avec laquelle je m'entendais bien, a roulé des yeux en me disant que j'étais cheloue. J'ai eu la sensation d'avoir fait une énorme gaffe alors j'ai ajouté le plus vite possible, Non mais c'est sûr, il est canon, DiCaprio.

Est-ce que j'ai peur ? Peut-être. C'est possible. Mais je ne sais pas de quoi, au juste. J'essaie de réfléchir. Je prends une grande feuille de papier, un feutre, et je dessine. Je dessine mes peurs, les unes après les autres.

Les cours d'école. La foule. Les trottoirs roulants dans le métro. Le point bleu du GPS.

Mes pensées se dispersent, ma main continue à dessiner.

Les gens qui crient. Les avions. Les bulletins météo. La disparition des insectes. CNews. La fonte des glaciers.

Je m'arrête là, au bord de la crise d'angoisse, j'entasse des cahiers sur les dessins pour ne plus les voir. Je ferme les yeux, je respire à fond, je compte jusqu'à dix. Je soulève les cahiers, je récupère la feuille et je la punaise sur le mur au-dessus de mon bureau. C'est important d'apprendre à faire face.

Verdict : oui, j'ai peur. Mais c'était indispensable. Le grand saut dans le vide – question de survie. C'est paradoxal parce qu'en général quand on saute dans le vide on meurt, plutôt.

## 2

J'ai l'impression que l'été ne se terminera jamais. Les journées sont à peine raccourcies, la chaleur plombe toujours les après-midi, et les nuits sont tièdes à mourir. Et pourtant, le mois d'août est bientôt fini.

Il est 21 heures, la nuit achève de s'installer. Je me trouve dans l'appartement situé juste en face de chez moi, de l'autre côté de la rue, dans l'immeuble en rénovation qui ressemble à un gros bloc de béton qu'on aurait oublié là par erreur, au milieu des rangées de petits pavillons à deux étages avec jardin à l'arrière. Je suis assise sur un canapé gris pas franchement sale mais quand même loin d'être propre, dans un salon encombré de dizaines de personnes toutes inconnues et plus âgées que moi. Des jeunes adultes, je crois, plus vraiment des ados – pas comme Simon et moi. C'est Simon qui m'a emmenée ici, et pour être précise ce n'est pas sur le canapé que je suis assise,

mais sur ses genoux. Les genoux de Simon, c'est mon endroit, ils me rassurent, sa présence tout entière me rassure ; rien ne peut m'arriver quand je suis si proche de lui, collée à lui, à sa chaleur, à son corps tellement plus grand, tellement plus lourd que le mien. On se connaît depuis la maternelle : on s'est vus, et on ne s'est plus quittés. Il est le seul à savoir, pour ma mère. Et bien sûr, les cartes postales de la Martinique, c'était lui.

Cette fête m'intimide, je sens toutes mes facultés décliner à mesure que le temps avance – sans parler de la chaleur dingue qui me fait transpirer sur les cuisses de Simon. Le mec qui l'organise habite ici ; c'est donc, techniquement, mon voisin, mais je ne lui ai jamais parlé, je ne l'avais même encore jamais vu, j'ignorais son existence jusqu'à ce que Simon m'envoie un message :

La fête est en face, chez ton voisin

Il s'appelle Paul, il doit avoir vingt ans. C'est un ami de Rose, la sœur de Simon. Rose est du genre à inviter son petit frère à ses soirées, elle est très cool, c'est un peu une grande sœur de rêve – je me demande si j'envie leur relation, moi qui n'ai ni sœur, ni frère, ni cousins, ni personne d'autre que mes parents, et ma grand-mère, donc, que je vois quelques fois par an parce qu'elle a du mal avec la famille, sauf avec moi, et encore, ça dépend de son humeur.

Paul vient de se poser sur le canapé, à côté de nous. Il est en bermuda, je suis en short. Son genou droit touche

ma jambe gauche. J'ai trop chaud, mes cheveux sont collés à ma nuque ; je passe ma main derrière ma tête, j'essaie de créer un mini courant d'air. Paul est massif, son genou fait presque deux fois le mien. Je lève les yeux sur lui. Ses cheveux blonds aussi sont collés, sur le front, le long des tempes, et probablement dans la nuque mais je ne vais pas aller vérifier. Il passe son bras sur le dossier du canapé, derrière nous, écarte un peu plus ses jambes qui formaient déjà un angle d'au moins quarante-cinq degrés, là il doit en être à quatre-vingt-dix, ce qui pousse mon genou mais ça ne semble pas le gêner. Peut-être qu'il étire ses adducteurs dans le but de réussir un jour à faire le grand écart ? Ce n'est pas la bonne méthode, il n'arrivera à rien comme ça. En attendant, il prend de la place. Bien plus de place que Simon, qui est pourtant grand, et infiniment plus de place que moi, qui n'en prends aucune, puisque je n'occupe que les genoux de Simon. Et contre toute attente, c'est à lui qu'il s'adresse :

– Tu es Simon ? Le frère de Rose ?

Simon acquiesce :

– Ouais.

Le dialogue reste en suspens. C'est peut-être la chaleur : ça ralentit les conversations.

– Ben ça se voit, finit par dire Paul. T'as la même bonne tête sympa.

Il a dû arriver à cette conclusion avant de s'asseoir contre nous, parce que depuis qu'il est là c'est moi qu'il dévisage. Simon répète son « ouais ». Je sens qu'il est

tendu, tout à coup. Son corps a perdu son côté moelleux, ça donne l'impression qu'il va me virer de ses genoux d'une seconde à l'autre. Mais Simon n'est pas du genre à faire ça, au contraire, il pose sa joue contre mon dos. Ça fait immédiatement un dôme de chaleur.

- Ouais ouais, on se ressemble pas mal, il paraît. Mais quand même, je suis plus beau.

Je sens son sourire contre mes vertèbres. En tout cas je l'imagine. Il a forcément souri en disant qu'il était plus beau que sa sœur, qui est juste canon. C'est fou ce qu'il fait chaud. Je me décolle légèrement de Simon, ce qui me rapproche un tout petit peu de Paul, qui est à présent penché sur nous.

- Elle est précieuse, ta copine. Tu prendras bien soin d'elle, hein Simon ?

Je suis tellement surprise que je me tourne vers Simon, comme s'il avait la clé de cette scène trop bizarre. Il bafouille en rougissant, il est noir donc ça ne se voit pas trop, et cette lueur rosée sur une peau aussi foncée, ça a quelque chose d'une fusée de détresse lancée en pleine nuit.

- C'est pas ma copine, tu sais.

Paul se lève avec un sourire étrange. Il me fixe, toujours avec ce drôle de sourire qui étire ses yeux. Je me sens détaillée, des pieds à la tête, je ne sais pas si c'est une sensation agréable ou désagréable - plutôt désagréable, je dirais. Il me lance :

- T'as grandi.

J'écarquille les yeux. C'est quoi cette remarque ? Je sens qu'il faudrait que je réagisse, peut-être que je me défende, ou au contraire que je me lève et que j'aille danser avec lui, mais je ne suis pas sûre d'avoir envie de danser, ni avec lui ni avec qui que ce soit, ou peut-être, particulièrement *pas avec lui* et sa façon qu'il a de m'imposer sa présence. Je ne fais rien de tout ça, je prends la main de Simon et je lui demande, On y va ? sous les yeux de Paul qui s'écarte pour nous laisser passer.

On quitte les lieux sans dire au revoir à personne, pas de salut, encore moins de bises, de toute façon depuis le Covid c'est devenu rare, de faire des bises, et ça m'arrange pas mal, ça m'évite de trop m'approcher de peaux qui ne me disent rien. On marche dans la rue, en silence, Simon dans ses pensées et moi dans les miennes. Nos pas sont parfaitement synchronisés. Pied droit, pied gauche, pied droit, avec un double bruit mat sur le bitume, avalé par l'obscurité. Je ne sais pas où on va. On marche au hasard. Simon habite à dix minutes de chez moi, mais il n'est pas question de rentrer, ni chez l'un ni chez l'autre. On marche, c'est tout. On marche et on pense. Souvent quand on marche on pense.

Simon lâche soudain :

- C'était bizarre cette soirée. T'as grandi alors ?

Je fais une grimace. C'est surtout l'autre phrase de Paul à laquelle je pense, et j'ai envie de l'effacer de ma

mémoire, et son regard aussi. À moins qu'au contraire je veuille les garder avec moi, et contempler encore la gêne qui en est sortie. J'ouvre la bouche pour demander à Simon, Tu crois qu'il voulait dire quoi, le pote de ta sœur ? Mais je la referme avant d'avoir émis le moindre son. C'est aussi parce que ça fait écho à une autre histoire de voisin, comme une répétition gênante.

\*

On a fait une boucle. On se sépare devant la grille de ma maison, on se fait un hug – Simon a vécu six mois en Suède quand on avait treize ans, et depuis il me serre contre lui pour me dire au revoir, ou pour me dire bonjour, ça dépend.

Ces six mois d'absence avaient été horribles pour moi, et j'espère pour lui aussi. On s'envoyait des messages sans arrêt, mais les messages ça ne remplace pas la présence, parfois je me demande si au contraire, ça ne creuse pas la distance encore plus. Je m'étais retrouvée toute seule au beau milieu de la quatrième, avec Lucile. Et avec Lucile, c'était très différent d'avec Simon.

Elle était dans ma classe depuis la sixième, mais je ne lui ai pas adressé la parole avant la cinquième. En réalité, c'est elle qui est venue me parler ce jour-là. J'aurais été bien incapable de faire une chose pareille – aller voir

Lucile, qui était populaire au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer, et lui dire, Salut, on peut se mettre ensemble pour l'expérience de SVT ? C'est exactement ce qu'elle m'a dit. Je me souviens de la question, et je me souviens aussi de ma réponse, Euh, oui, et de ma peur qu'elle m'ait demandé ça parce que j'étais forte en SVT. En fait elle était plutôt forte aussi, donc ma peur était totalement infondée. On a commencé à traîner ensemble, elle m'a même invitée chez elle, plusieurs fois. J'ai dû me rendre à l'évidence : elle m'aimait bien. Moi. Ça a été difficile à croire, et puis je m'y suis faite, mais très progressivement ; je me disais que je faisais un rêve bizarre dont je risquais de me réveiller d'une minute à l'autre. J'étais fascinée par elle, par ses yeux qui passaient du vert au gris selon la météo, par ses cheveux qui descendaient en boucles sur ses épaules, et par leur couleur : blond vénitien. J'ai appris l'existence de cette couleur par hasard, en regardant une vidéo d'une youtubeuse sur les looks des stars. Après ça à chaque fois que mes yeux se posaient sur Lucile je pensais à Emma Stone. Et réciproquement.

Elle habitait au treizième et dernier étage d'une tour, l'ascenseur était en panne une semaine sur deux selon elle, ça la soulait mais c'était bon pour le cardio. Elle avait deux petits frères très collants, des jumeaux insupportables qu'elle éloignait de nous en leur filant des sacs entiers de bonbons. Elle m'a invitée à dormir, une première fois, et puis une deuxième. Je n'avais jamais connu

d'autres soirées pyjama qu'avec Simon. J'ai passé ces deux nuits les yeux ouverts à vouloir rappeler à mon cerveau que pour dormir, c'était plus efficace d'avoir les yeux fermés. On dormait ensemble, dans un grand lit qui occupait presque entièrement l'espace de sa chambre. Ça me rendait nerveuse, d'être aussi près d'elle, de sentir l'odeur de son shampoing, de deviner son visage dans l'obscurité, tourné vers moi, de l'entendre m'annoncer qu'elle allait s'endormir, puis de me rendre compte une seconde plus tard qu'elle dormait effectivement. Personne ne s'endormait aussi vite qu'elle, à ma connaissance. Son cerveau fonctionnait mieux que le mien.

C'est avec elle que j'ai vécu l'autre histoire de voisin. En plein pendant l'absence de Simon, donc, et je me suis demandé par la suite comment tout cela se serait déroulé s'il avait été là.

# 3

Il avait dix-huit ans, moi pas encore quatorze. Il venait d'arriver de Roumanie, il s'appelait Marcu, prononcer Marcou, en roulant le r, le roumain ça ressemble un peu à l'italien, ce sont toutes les deux des langues latines du même côté de la Méditerranée, c'est pour ça. Il logeait chez son frère, Nicolae, qui habitait un petit studio au fond de la cour derrière chez moi. Nicolae, je le connaissais assez bien, on avait échangé nos numéros l'année d'avant, parce qu'en me voyant sur un vélo prévu pour une fillette de onze ans, il m'avait proposé de me vendre un demi-course un peu petit pour lui, dont il ne se servait pas. Il était venu travailler ici comme jeune médecin, il était cool, très discret. Et il avait fait venir son petit frère, dont les cheveux n'étaient pas bouclés, qui n'avait pas l'air de faire du vélo, et qui avait des yeux bleu turquoise à s'évanouir, d'après les filles du collègue, qui, à force de le croiser sans

arrêt dans le quartier, sont toutes tombées amoureuses de lui en moins d'une semaine.

Je n'ai dit à personne que je pouvais le voir depuis chaque fenêtre qui donnait sur le jardin, et surtout depuis celle de la salle de bains. C'était un peu loin, mais je distinguais son regard braqué sur moi, et les sourires qu'il m'adressait. Je crois qu'il espérait me voir sortir de la douche, ou un truc comme ça. À chaque fois que je regardais dehors il était là, derrière la vitre. C'était un peu flippant.

Les filles de mon collègue ne parlaient plus que de lui, Marcu par-ci, Marcu par-là, y compris Lucile, c'était exaspérant. Je n'en pouvais plus, moi, de ce Marcu. Quand je tombais sur lui dans la rue, il essayait de me parler, mais il ne connaissait que le roumain, trois mots de français, « Bonjour, ça va ? », et c'était à peine mieux en anglais, alors la conversation s'arrêtait assez vite. Il me souriait comme s'il avait un truc à me vendre. Et je n'avais rien envie d'acheter, c'était ça le problème. Je lui disais quelques mots en français, patiemment, pour lui apprendre, et il ne faisait que répéter « nounsélègue ». Nounsélègue, nounsélègue, ça me rendait dingue. J'ai envoyé un vocal à Nicolae pour savoir s'il n'avait pas une sacoche à me filer, pour le vélo, j'en ai profité pour lui parler de ce mot que son frère répétait comme si sa vie en dépendait. Il m'a répondu que ça voulait dire

« Je ne comprends pas ». Il a ajouté le mot avec l'orthographe exacte : *nu înteleg*. Et non, il n'avait pas de sacoche à me donner.

Les filles ont très vite vu que je croisais Marcu plus souvent qu'elles, et qu'il me parlait aussi plus souvent qu'à elles, et elles ont commencé à me regarder de travers. Je les entendais dire, Marcu est en crush sur Romane, et je ne savais pas si elles avaient raison, mais en tout cas ça n'avait pas l'air de leur plaire. Un lundi, à la récré du matin, alors que je montrais à Lucile les personnages d'anime que j'avais dessinés pendant le week-end, une bande de cinq filles, dont trois de notre classe, Inès, Hawa, et Maëlys, sont venues me trouver dans la cour. Hawa m'a demandé si moi aussi.

- Si moi quoi ? j'ai répondu en rangeant mon carnet dans mon sac.

- T'es en crush sur lui ?

Ça a fait tilt. Elle parlait de mon voisin côté jardin. J'ai répondu en remettant mon sac sur mon dos :

- Non, pas du tout. J'en ai rien à faire de ce mec.

Elle s'est tournée vers les autres filles, elle a explosé de rire. C'était très gênant.

- Wallah j'y crois pas !

J'ai cru que ça allait en rester là. Mais non.

La plus grande des filles, une meuf de troisième qui s'appelait Fatou, est intervenue. J'aimais plutôt bien Fatou, elle faisait du slam à la cantine, ça rendait dingues

les surveillants. Elle a dit très calmement, de sa voix grave qui résonnait dans la cour :

- Meuf t'as pas le droit de faire ça, tu le laisses baver après toi comme un clebs, ça se fait pas.

Ça m'a semblé exagéré, mais je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. Inès a rigolé à son tour.

- La vie de ma mère je sais pas pourquoi j'ai trop envie de la goumer.

J'ai eu un bref fou rire nerveux. Je ne savais même pas ce que ça voulait dire, goumer. Maëlys a rigolé elle aussi, elle a lâché, J'avoue, et puis plus personne n'a rigolé, à commencer par moi.

Les cinq filles se sont rapprochées. Dangereusement. J'aurais bien voulu me cacher derrière Lucile, mais elle avait encore plus peur que moi, et je ne pouvais pas lui en vouloir, c'était un poids plume. J'ai jeté un regard désespéré tout autour pour tenter de capter l'attention d'un surveillant. L'autre fille de troisième s'est penchée sur moi.

- C'est quoi ton putain de problème, sérieux ?

J'ai haussé les épaules. Je n'en savais rien. Il ne me plaisait pas, c'était tout. Qu'est-ce que j'y pouvais ? Je le trouvais un peu idiot, avec son sourire de trois kilomètres de long et son jogging blanc informe, le même jour après jour. Le haussement d'épaules n'a rien arrangé. Au contraire. Ma situation devenait franchement critique. Inès a fait un grand geste énervé avec son bras.

- Wesh mais t'es gouine ou quoi, vas-y ça me dégoûte.

J'ai secoué la tête, je sentais le regard de Lucile sur moi, j'aurais voulu disparaître. La sonnerie m'a sauvée. Je me suis réfugiée dans le rang, à proximité immédiate de la surveillante sympa qui me racontait les séries qu'elle regardait au lieu de réviser pour ses examens. J'avais eu chaud aux fesses, chaud tout court, je me suis juré de me tenir loin des bandes de filles pendant les récréations, et de m'inscrire à une salle de sport pour développer ma musculature. Mes parents ont refusé : c'était mauvais pour le dos. J'ai changé de stratégie en collant la surveillante dans la cour.

Puis Marcu a commencé à m'envoyer des textos constitués d'émojis, de quelques phrases bancales traduites par une appli, et de photos de lui. Ça me donnait l'impression qu'il me matait d'une deuxième fenêtre. Je ne répondais pas mais il voyait que je lisais ses messages, ça l'encourageait. Je n'ai jamais su si c'était son frère qui lui avait donné mon numéro, ou s'il était allé fouiller dans son téléphone.

Ça faisait trois semaines qu'il était là. Il m'attendait à la sortie des cours et me raccompagnait chez moi. Je lui disais d'aller se faire foutre, il souriait, je tentais en anglais, *Piss off*, ça ne lui faisait ni chaud ni froid, il avait l'air sûr de son coup, sûr que je finirais par me jeter dans ses bras. Lucile s'est mise à prendre systématiquement le même itinéraire que moi, ça lui faisait un détour énorme vu qu'elle venait au collège en bus, mais ça lui permettait de passer du temps en compagnie du Roumain qu'elle

dévorait des yeux. Ça m'énervait, et ça me rendait triste. Je ne pouvais plus être seule avec elle. Parfois il lui souriait et lui disait Ça va ? avant de recommencer à me parler dans sa langue incompréhensible. Lucile m'encourageait, il fallait que j'en profite – est-ce que je me rendais compte de la chance que j'avais ?

Un mercredi après-midi, j'ai fini par accepter d'aller chez lui. J'avais besoin d'une réponse. Il fallait que je comprenne ce qui coïncidait chez moi. Peut-être que je finirais par changer d'avis et être comme les autres, en transe devant lui ? Il a ouvert la porte du studio, pour retourner s'asseoir avant même que je sois entrée. Ça commençait mal. Il a posé ses fesses sur une chaise à roulettes, le dos calé contre le dossier, devant un bureau sur lequel était posé un vieil ordinateur qui faisait un bruit de frigo. Il était en chaussettes, des chaussettes de tennis qui avaient dû être blanches (comme son jogging ?) mais qui tiraient sur le gris. J'étais mal à l'aise. Je me suis assise sur le lit, c'était minuscule, je me demandais où il dormait, et où dormait son frère. Mon regard a été attiré par la fenêtre : que voyait-il de ma maison, d'ici ? Il aurait fallu que je puisse être aux deux endroits en même temps, pour bien me rendre compte. L'absurdité de cette pensée m'a fait sourire. Marcu a cru que je lui souriais à lui, il m'a dit un truc en roumain que je n'ai bien sûr pas compris, et pendant une seconde j'ai cru qu'il allait se pencher sur moi

pour m’embrasser. J’ai eu un mouvement de recul. Il a montré la fenêtre et m’a fait un clin d’œil.

Il a allumé une mini-chaîne posée par terre, aussi vieille que l’ordi, il a mis de la musique, de l’électro vraiment pas terrible. Je ne disais rien, lui non plus, je m’ennuyais ferme. Je tournais dans ma tête toutes les possibilités qui s’offraient à moi. Me lever pour m’approcher de lui et attendre qu’il m’embrasse, vu qu’il ne semblait pas vouloir bouger de sa chaise. Ne pas me lever mais le toucher de là où j’étais, par exemple en posant ma main sur sa jambe ou sur son bras, pour qu’il comprenne qu’il devait faire un geste lui aussi. La musique électro me tapait sur les nerfs. Et les chaussettes grisâtres de Marcu, aussi. J’ai pensé à la seule phrase que je savais dire dans sa langue, *Nu înțeleg*, mais ce n’était pas très approprié. Quoique, s’il avait été malin, il aurait pu piger que je parlais de ma perplexité devant mon absence totale d’attirance pour lui. Il aurait fallu que je puisse dire, J’aurais pas dû venir. J’ai bredouillé une phrase, quelque chose comme Je dois y aller, je me suis levée sans le regarder, j’ai ouvert la porte et j’ai dévalé les escaliers, laissant sur place « le plus beau mec du monde », son jogging, ses chaussettes, et sa musique débile.

J’avais le sentiment d’avoir échoué, je me sentais nulle, lâche – ce n’était pas comme ça que j’allais enfin embrasser un garçon, comme toutes les filles de mon âge. La honte.